

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 16 OCTOBRE 1846.

No. 73

LETTRE DE L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Monseigneur,

Quelle Université nous traite dédaigneusement, qu'elle fasse non marché de la dignité de notre caractère, qu'elle permette ou même qu'elle commande à ses défenseurs en titre de nous adresser des paroles dures et blessantes, nous nous résignons à ces injures, où l'on conserve du moins quelque reste de bienséance. Mais que, dans une occasion solennelle, un membre de ce corps, envoyé par ses chefs, pour porter la parole devant une nombreuse jeunesse et une foule d'autres auditeurs, nous prodigue les outrages les plus grossiers, lesquels rejettent évidemment sur les augustes vérités dont nous sommes dépositaires, c'est ce qui nous autorise et peut-être nous oblige à faire entendre de publiques et vives réclamations. Un de ces hommes qui enseignent, disent-ils, au nom de l'État, et qui se croient sans doute tout permis sous cette égide dont ils se couvrent, est venu, ces jours derniers, débiter, dans un jargon digne des temps de barbarie, les plus folles calomnies contre l'enseignement des maîtres chrétiens. Comme la religion n'est point accessible aux sens et qu'elle ne se rend présente aux regards et aux imaginations que dans la personne de ses ministres et de ses disciples, il n'en fallait pas davantage pour soulever, pour mettre en émoi la partie la moins instruite de l'assemblée, surtout cette malheureuse jeunesse, et pour lui faire prendre en horreur la foi de nos pères, qui fut leur consolation et leur gloire. Citons quelques traits de cette harangue. On verra si la haine, en qui, d'ordinaire, un peu d'esprit supplée à sa raison, ne se montre pas ici dans toute sa nudité, et dépourvue même de ce supplément.

Avant tout, il faut remarquer que l'enseignement catholique est absolument le même qu'il a été dans les siècles précédents. Epuré et perfectionné depuis la renaissance des lettres, il a été un peu modifié dans la forme, mais il n'a jamais varié dans le fond, immuable comme la religion qui en est l'âme et la lumière. Rollin a fidèlement tracé le plan de cette éducation, telle qu'elle a dirigé, depuis trois cents ans, la jeunesse dans les voies de la science et de la vertu. Rollin n'en a point été l'auteur, il n'en a été que l'historien. Cette éducation a formé, pendant un grand nombre de siècles, dans le sein de notre France, une foule de grands hommes dont, il faut l'avouer, on ne suit que de loin, de nos jours, les traces respectées et glorieuses. Or, dédaigner des vues si sages et si hautes; que dis-je? les décrier, les livrer à la dérision et à la haine, n'est-ce pas montrer un aveuglement profond et imiter ces hommes qui, par le mépris du bon sens et de l'expérience des siècles, courent à la honte et se précipitent dans des abîmes?

Écoutez, à présent, l'orateur universitaire. Il fait quatre classes d'éducateurs opposés à l'Université. La première est, suivant lui, une certaine école-monstre, qu'il définit si mal qu'il est impossible de comprendre ce qu'il veut dire. L'idée la plus claire qu'il en donne est renfermée dans ces mots: C'est Nemrod enté sur Paschal et Atlas greffé sur Cuvier. La seconde sous-division des éducateurs se compose de gens qu'il traite avec assez de mépris, en usant d'un langage prodigieusement ampoulé et très souvent burlesque. Il réprovoque la politesse du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin. Il s'exprime ainsi dans une prophétie ironique: "Peu d'années suffiront pour que l'on voie renaître, sous les fraîches ondées d'une éducation à l'eau rose, cette fleur de politesse et de bon goût qui languit et se meurt sur sa tige desséchée. La France court risque, il est vrai, de voir chaque année, après la mue, s'échapper de ces charmantes volières une innombrable volée de petits-maitres au beau plumage, au beau ramage, bien ignorants et bien faits." (Comme s'il n'y avait pas de milieu entre le composé de fatuité et d'ignorance d'un côté, et de l'autre, l'orgueil farouche d'un pédant mal appris dont le savoir n'est souvent que la courte instruction du collège.) "Fort bien; mais, je vous prie, où tous ces beaux oiseaux iront-ils se percher?" C'est ainsi que, dans le style mignard d'une mauvaise idylle, il baloue grossièrement l'ancienne politesse française, vantée dans tout l'univers, et qui attirait dans ce royaume une multitude d'étrangers jaloux de goûter et de s'approprier, autant qu'ils pouvaient, ce trait de nos mœurs, et de se former à des habitudes de société si douces, si spirituelles et si aimables.

Venons à ce qui regarde l'école chrétienne. Il ne tient pas à l'orateur grammairien qu'on ne soit transi d'horreur dès les premiers mots de la définition qu'il en donne. En effet, voici comme il s'exprime: "Parrive à la quatrième et dernière école, dont le type, moins heureux, est plus commun peut-être. Elle est au trois autres ce que l'ombre est à la lumière, ce que

la mort est à la vie. Je veux parler de cette école austère qu'une sombre mélancolie, due à des causes diverses, rend ensuite de toute joie mondaine; qui méprise le corps, dédaigne ou reboute l'esprit, et n'absout du cœur même que la partie mystique et contemplative, idéalisée sous le nom d'âme.... L'ignorance est à ses yeux sinon la conduite indispensable, du moins la plus sûre garantie du bien.... De là ses allures couteuses.... et souvent ses supercheries.... Elle se torture pour prolonger l'enfance au-delà de ses limites naturelles; elle supprimerait volontiers, si elle pouvait, de la vie humaine, l'adolescence, la puberté, et même l'âge adulte: des enfans, des vieillards, voilà les héros de sa sagesse... L'histoire lui paraît un danger... Même prévention, ou plutôt défiance plus grande encore à l'égard de la philosophie... L'Université," au contraire, "fonde son éducation sur la double base de la foi et de la science.... La même défiance qui lui fait redouter l'histoire et proscrire la philosophie, lui rend encore suspectes les sciences physiques, mathématiques et naturelles... Ecole chagrine et malade, qui fait consister l'éducation à garder, à cerner, avec une inquiète vigilance, toutes les avenues de l'âme."

Telles sont ses accusations, qu'une forcené labeur lui a fait mettre au jour, et qu'il a, suivant son langage, péniblement forgées dans le laboratoire hâtant de son imagination sans verve et de son intelligence préoccupée par mille vaines et noires chimères. Est-ce que les rêveries notoirement calomnieuses de cet orateur méritent l'honneur d'une réfutation? Non, non; contentons-nous de quelques mots qui suffiront pour dissiper les vaines et puériles frayeurs dont il a voulu frapper l'imagination de son jeune auditoire:

Quoi! l'enfance trouve chez nous les ténèbres et la mort! Je sais où elle sont, mais elles ne se trouvent point dans la religion de Celui qui est esprit et vie. Son influence n'était pas seulement les enfans et les vieillards, elle embrasse notre carrière tout entière, pour y faire éclater la dignité de l'homme et la façonner à tout ce qu'il y a de bon, de grand et de désirable. Elle donne, il est vrai, à l'enfance une pureté angélique, et à la vieillesse une autorité douce et respectable; mais aussi, mûrissant les fruits d'une éducation forte et éclairée, elle fait éclore dans l'âge viril le courage des héros, l'intégrité sans ombre et sans faiblesse des magistrats, les lumières des savans et les vertus de tous les citoyens fidèles à ses lois.

Quoi! l'école catholique est l'asile ou la protectrice de l'ignorance! Mais son violent détracteur ne s'aperçoit-il pas qu'il prouve ici lui-même son ignorance profonde? Ne sait-il pas, ce que tout le monde sait, que la science est sortie de l'Église? qu'à la vérité, elle s'est répandue hors de cette enceinte sacrée, mais que l'Église a toujours conservé la gloire d'en avoir été la source et que, depuis des temps plus rapprochés de nous, elle a puissamment contribué à l'effusion des lumières qui s'étaient échappées de son sein? Ai-je besoin de rappeler les noms des Simond, des Petau, des Mabillon, des Bossuet, des Nicole et de tant d'autres hommes célèbres dont M. le professeur passe en vain sous silence le savoir profond et les immortels ouvrages?

Nous repoussons l'histoire! Pour peu qu'il ait mis le pied hors de son collège, il doit savoir le contraire. Oui, on enseigne l'histoire dans nos écoles, mais pour lui faire exposer la vérité, et non pas pour la faire mentir, à chaque instant, au préjudice de la foi chrétienne, de ses organes, de ses pontifes, dont on cherche à travestir indignement les actes les plus louables et qu'on s'efforce de faire abhorrer à l'enfance.

Nous réprovoquons la philosophie! Où a-t-il pris cela? Mais c'est chez nous seuls, qu'on trouve la vraie philosophie. Ce sont les maîtres chrétiens qui présentent à la jeunesse ce corps lumineux de doctrines où tout s'enchaîne, où tout conduit au vrai sur les grandes considérations qui regardent l'homme et Dieu, connu par la simple raison. C'est une étude dont quantité d'hommes habiles ont écarté, depuis deux cents ans, les épines qui la hérissaient; c'est la clef de toutes les sciences, et on peut appliquer à ce recueil de vérités fondamentales ce qu'on a dit des lois romaines, que c'est la raison écrite. Quant à l'enseignement que vous avez en vue et qui vous est si cher, c'est une imitation trop fidèle de l'éclectisme alexandrin, lequel après avoir pillé le christianisme, n'appliquait avec fureur à l'anéantir, et qui, d'épouvante de plan suivi et de méthode, n'abstenait du moins de se donner le nom fastueux de philosophe. Oui, votre philosophie prétendue légale n'est qu'un arsenal d'incrédulité élevé au milieu de la France, et où l'on force toute notre jeunesse de venir recevoir de près les blessures mortelles de cet ennemi du culte de Dieu et de la société. Efforcez-vous après cela, de faire croire que la foi est la base de votre enseignement. Non, non, cet enseignement